Attends toi à l'inattendu !

Entretien avec Edgard MORIN
par Jean Robert ALCARAS

10 novembre 2020

Université Populaire UPA d'Avignon

Les cahiers de l'UPA

Présentation d'Edgar Morin

Jean-Robert ALCARAS - Cher Edgar Morin, bonjour ! Et d'abord, merci mille fois d'avoir accepté notre invitation. Avant d'entamer la discussion proprement dite, il convient évidemment de vous présenter à nos auditeurs. Mais comment vous présenter d'une manière à la fois juste et synthétique ? La tâche est rudement complexe et le sujet est presque inépuisable ! Je me lance tout de même…

Edgar Morin, vous êtes généralement présenté comme un sociologue et un philosophe, Directeur de recherches émérite au CNRS, plus particulièrement intéressé par les questions épistémologiques (la théorie de la connaissance). Mais ces étiquettes, comme toutes les étiquettes d'ailleurs, ne vous conviennent pas vraiment, parce que précisément, la pensée complexe que vous appelez de vos vœux lutte contre le cloisonnement des disciplines scientifiques et plaide en faveur d'une mise en relation encyclopédique des connaissances et du développement d'un savoir transdisciplinaire.

Edgar Morin, vous n'êtes donc spécialiste d'aucune de ces disciplines mais vous les embrassez toutes (et tant d'autres d'ailleurs) ! Vous êtes donc un personnage hors du commun, qui plus est bientôt centenaire, qui s'intéresse à tout, lit tout, pense tout, critique tout, digère tout… Pour tout dire en une phrase, vous me faites pensez aux grands esprits savants et humanistes de la Renaissance.

Que pensez-vous de cette présentation ? Vous convient-elle ? Avez-vous quelque chose à critiquer, à corriger ou à préciser ?

Edgar MORIN - Cette présentation me convient globalement ! J'avais bien tenté de proposer la qualification d'anthropologue pour qualifier l'objet central de mes réflexions et de mes préoccupations intellectuelles — au sens que le XIXe siècle a pu donner à cette notion. Car mon sujet et mon objet, c'est bien l'homme ou plutôt l'humain, en reliant les connaissances pertinentes sans lesquelles l'homme serait mutilé. Et pour ce faire, il me fallait relier les différents aspects d'un savoir hélas compartimenté dans de multiples disciplines qui communiquent peu entre elles. Car ce qui me gêne, en effet, ce n'est pas la spécialisation, qui a permis de faire des progrès indiscutables : c'est plutôt la compartimentation des connaissances entre des disciplines qui s'ignorent les unes les autres.

L'éducation populaire

Jean Robert ALCARAS - Edgar Morin, vous avez accepté cet entretien pour contribuer aux réflexions collectives et pluridisciplinaires qu'entreprend l'Université Populaire d'Avignon sur le thème qu'elle s'est choisie pour cette année : "Attends-toi à l'inattendu !". Ce thème, ce sont nos auditeurs, nos adhérents et les intervenants de l'UPA qui l'ont collectivement choisi dans le cadre d'un processus participatif qui s'est déroulé entre avril et juin 2020. Avant de vous demander de nous éclairer sur cette expression, pouvez-vous nous dire ce qu'évoque pour vous la notion d'éducation populaire ?

Edgar MORIN - *O*ui, bien sûr ! J'ai beaucoup de sympathie et d'intérêt pour cette notion. Il me semble que l'éducation populaire devrait être avant tout une université citoyenne, s'adressant à tout le monde, et qui enseigne les savoirs et connaissances qui sont nécessaires pour affronter la vie. Or, ces savoirs ne sont généralement pas enseignés dans les institutions académiques. J'ai évoqué ces questions dans Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur (éditions de l'UNESCO, 1999), où j'ai tenté d'énumérer ce qu'il faudrait enseigner, notamment : la connaissance de la connaissance, la condition humaine ; la compréhension d'autrui, l'incertitude, les sciences écologiques, etc.

Jean Robert ALCARAS - Pouvez-vous nous parler des projets d'éducation populaire que vous soutenez en ce moment-même sur Montpellier en relation avec l'UNESCO ?

Edgar MORIN - C'est un projet très récent pour lequel je bénéficie en effet des quelques moyens mis à ma disposition par l'UNESCO sous la forme d'une chaire. Il y a déjà une université populaire sur Montpellier, mais elle a tendance à reprendre l'enseignement des disciplines académiques… Je suis donc en train de lancer un projet allant dans le sens de l'enseignement des sept savoirs déjà évoqués, qui pourrait s'appeler un « Collège populaire », une « Université pour tous » ou « Université citoyenne ». Mais c'est encore en projet…

Jean Robert ALCARAS - Pour faire la transition avec le sujet que nous allons aborder juste après, votre dernier petit livre, intitulé *Changeons de voie – Les leçons du coronavirus*, peut-il être reçu comme un exercice d'éducation populaire ?

Edgar MORIN - Oui, pourquoi pas ? Un livre peut toujours être reçu de diverses manières par les lecteurs. Comme disait Nietzche « un livre est pour tous et pour personne ». Mais bien évidemment, celui-ci cherche à exposer des choses importantes d'une manière accessible à tous.

Réflexions autour de la maxime "Attends-toi à l'inattendu"

Jean Robert ALCARAS - Venons-en maintenant au thème que l'UPA a choisi comme thème de réflexion collective pour l'année en cours. Dans un entretien que vous avez accordé au très sérieux Journal du CNRS le 6 avril 2020, alors que la France contemporaine vivait pour la 1ère fois cette expérience presque hallucinante du confinement total de sa population, vous avez déclaré (extraits choisis) : « L'arrivée de ce virus doit nous rappeler que l'incertitude reste un élément inexpugnable de la condition humaine (…) Oui, cela fait partie de ma philosophie : « Attends-toi à l'inattendu » (…) Je suis intellectuellement préparé à faire face à l'inattendu, à affronter les bouleversements ». Vous développez encore plus cette idée dans le petit livre intitulé Changeons de voie – Les leçons du coronavirus que vous avez récemment publié, mais c'est en lisant cet entretien au Journal du CNRS que l'idée de réfléchir à

cette formule a commencé à germer chez les bénévoles qui animent l'UPA… Pouvez-vous nous dire plus précisément ce que vous souhaitez faire comprendre en utilisant cette formule ?

Edgar MORIN - Vous savez, j'ai derrière moi une longue existence… Il m'a semblé que l'une des leçons de ces presque cent années écoulées, c'est qu'il m'a été donné dans ma vie de pouvoir observer les choses les plus inattendues (j'en cite les plus marquants dans mon livre, à commencer par ma propre naissance qui était tout à fait improbable). L'arrivée d'Hitler au pouvoir en Allemagne et la puissance prise alors par l'Allemagne n'avaient alors été envisagées par personne. Le pacte Germano-Soviétique entre deux nations ennemies n'avait pas non plus été prévu, pas moins que, plus proche de nous, le fait qu'on puisse faire écraser deux avions sur les tours du World Trade Center. J'ai donc appris à comprendre que l'inattendu peut changer le cours de l'histoire. Le temps n'est pas linéaire : il advient parfois ce qui est attendu ou ce qui est probable, et parfois il advient le contraire. Et comme je ne suis pas prophète, je ne sais pas à l'avance ce qui va surgir de l'histoire. En revanche, je m'attends à tout (y compris à l'inattendu). L'humanité doit apprendre à affronter l'incertain. L'acquis de l'expérience est que rien n'est irréversible.

Jean Robert ALCARAS - Dans votre dernier livre, nous semblez considérer que la prise de conscience provoquée par le 1er confinement était telle que l'heure était propice aux bilans et aux nouvelles propositions — le fameux « monde d'après » dont beaucoup de gens ont parlé à ce moment-là et que vous dessinez vous-même dans ce livre en proposant une nouvelle voie possible (cf. le titre du livre). Pensez-vous que l'état d'esprit est le même aujourd'hui, alors que nous entamons une seconde période de confinement ? Le moment reste-t-il toujours aussi propice aux réflexions sur les nouvelles voies que nous devrions emprunter ?

Edgar MORIN - Il est vrai que le second confinement n'était pas tout à fait inattendu… pour certains au moins. Mais il n'était pas certain non plus ! Ce que je note, c'est que la seconde période qui s'ouvre semble être plus apte à susciter de la frustration et de la colère que la première. Mais ces sentiments n'ont pas attendu l'automne 2020 pour surgir : cela fait longtemps que le monde est plein de colère et de ressentiment. Ce qui ressort aujourd'hui était déjà là bien avant — comme ce qui est ressorti d'ailleurs plus spécifiquement durant le 1er confinement… Moi, en tout cas, je saisis toutes les opportunités pour faire réfléchir les gens sur le « Monde d'après » (et je n'ai pas attendu 2020 pour le faire !). Lors du premier confinement nous avons pu poser de vraies questions sur les habitudes de vie, de consommation et sur la nécessité de se transformer. Aujourd'hui, dans ce second confinement ces débats ont malheureusement disparu et laissent la place au vaccin « miracle » et déjà à la prochaine élection présidentielle…

Jean Robert ALCARAS - Votre maxime "attends-toi à l'inattendu" contient une contradiction dans les termes : si on s'attend à quelque chose… c'est donc que cette chose n'est pas inattendue ! Pouvez-vous nous éclairer à ce sujet ?

Edgar MORIN - Je pense qu'il est nécessaire de se confronter à la contradiction ou au paradoxe pour pouvoir penser les problèmes fondamentaux à l'échelle humaine. La logique formelle est limitée dans sa capacité analytique et explicative. En raisonnant d'une manière purement logique, comment pourrions-nous accepter la création de l'univers où la matière serait apparue à partir du vide ? Comme l'a dit Whitehead, « La science est beaucoup moins certaine que la théologie ». La contradiction nous montre les limites de la logique et d'une raison non-complexe.

Jean Robert ALCARAS - Cette manière de penser est-elle partie intégrante de ce que vous nommez la « pensée complexe » ?

Edgar MORIN - Tout à fait. La pensée complexe est faite pour relier ce qui est séparé et compartimenté dans des disciplines hermétiques, elle est l'expression d'une raison ouverte.

Jean Robert ALCARAS - Votre maxime "attends-toi à l'inattendu" semble impliquer une conception non-dialectique de l'Histoire et donc opposée à la démarche classique et influente de Hegel et de Marx. Cette opposition au mode de pensée hégélien et/ou marxiste est-elle importante pour vous ? Pouvez-vous nous dire pourquoi ?

Edgar MORIN - En effet, malgré la puissance de raisonnement qu'elle procure, la pensée dialectique de Hegel et de Marx accordent selon moi une place trop exclusive à la raison dans l'histoire humaine — enfin, encore plus à la rationalité qu'à la raison. Or, l'histoire humaine, ses évolutions et ses transformations y compris les plus inattendues dépassent très largement l'espace du rationnel et même du raisonnable pour donner toute sa place à la démence et à la folie des hommes. Pour dire les choses brièvement, Shakespeare est tout aussi fondamental que Hegel ou Marx pour penser l'histoire, l'existence et le devenir des humains. C'est pourquoi il faut faire copuler, si j'ose dire, Marx et Shakespeare …

Jean Robert ALCARAS - "Attends-toi à l'inattendu" : certains d'entre nous ont interprété votre aphorisme comme ayant une résonance messianique, évoquant l'œuvre de Gershom Sholem ou Walter Benjamin. Est-ce une surinterprétation de notre part ?

Edgar MORIN - J'ai trouvé très intéressantes les références que vous faites à Gershom Sholem ou Walter Benjamin. J'ai lu ces auteurs avec beaucoup de plaisir et ils ont marqué ma pensée. C'est très intéressant, cette réflexion à partir d'une certaine tradition de la Kabbale et de la mystique du judaïsme. Mais en fait, cette maxime me vient d'une expérience d'un siècle d'événements majeurs tous inattendus.

Jean Robert ALCARAS - Walter Benjamin, en proposant en 1940 une autre philosophie de l'histoire (dans son dernier livre Sur le concept d'histoire), remet en question non pas le progrès technique, mais une idéologie du progrès au service des puissants qu'il assimile à de la domination (comme par exemple, la révolution industrielle engendrant drames humains et exploitation de la nature). Est-il

nécessaire, d'après vous, de démystifier l'histoire du progrès ? Ou bien faudrait-il remettre totalement en cause l'idée de progrès ?

Edgar MORIN - L'idée de Condorcet, qui faisait du progrès une loi inéluctable de l'Histoire doit être abandonnée. Cela dit, il y a beaucoup de progrès possibles ; mais aucun progrès réalisé n'est irréversible. Ce qui me gêne surtout, c'est une vision du progrès qui serait réduite à une vision étriquée (technicienne, consumériste ou industrielle) et dans laquelle le progrès apparaît comme inscrit de manière irréversible sur une échelle du temps. Ce à quoi nous assistons ces dernières décennies, ce n'est pas à la fin du progrès, mais à une réelle crise du progrès, illustrée notamment par certaines évidentes régressions que nous avons pu vivre. C'est aussi pour cela qu'il faut toujours s'attendre à ce que surgisse l'inattendu.

Jean Robert ALCARAS - Le réchauffement climatique, les atteintes à la biodiversité, les pandémies présentes et à venir, l'énorme accroissement des inégalités… font que notre monde semble aller droit dans le mur — et à toute vitesse, en plus ! Un effondrement généralisé (un « collapse ») fait-il partie des inattendus auxquels il faut s'attendre selon vous ?

Edgar MORIN - Tout est possible, même le pire ! En revanche, il ne faut pas oublier non plus qu'à l'inverse, le pire n'est jamais certain ! L'effondrement des civilisations fait évidemment partie de l'histoire humaine — et nous en avons des multiples exemples, comme celui de l'effondrement de l'empire romain. Si le collapse est toujours plausible, il n'est pas certain que nous soyons aujourd'hui sur cette trajectoire — même si on ne peut bien sûr pas totalement l'exclure. Nous pourrions être tout autant à la croisée des chemins qu'au début d'une conjonction de catastrophes…

Jean Robert ALCARAS - La question écologique est-elle importante pour vous ?

Edgar MORIN - Elle est essentielle pour moi… depuis plus d'un demi-siècle maintenant ! J'ai été convaincu du caractère essentiel de l'écologie depuis mon séjour en Californie à la fin des années 1960. Les premières analyses écologiques se sont développées à ce moment-là et à cet endroit-là. J'ai pris connaissance du rapport Meadows en 1972, publié ensuite au Club de Rome sous le titre (en français « Halte à la croissance !» J'ai donc fait partie des premiers intellectuels français à épouser la cause écologique pour l'intégrer dans ma pensée politique. Ehrlich avait annoncé la mort des océans. Ce qui est devenu aujourd'hui une évidence avait été à l'époque considéré comme ridicule et impossible. Or l'écologie en tant que science, ce n'est pas simplement la préservation biologique de la planète, Comme la crise écologique est venue du déferlement techno-économique de notre civilisation sur la planète, le remède, comme le mal est en nous : réguler l'économie, développer une autre voie politique écologique-économique-humaine.

La pensée complexe et la science

Jean Robert ALCARAS - La formule "attends-toi à l'inattendu", semble très simple… Pourtant, elle ne l'est pas tant que cela… Elle véhicule notamment une partie de la conception critique de la science dont votre réflexion épistémologique est porteuse depuis plus d'un demi-siècle. Ainsi, la manière dont vous raisonnez pour formuler une telle maxime semble remettre en cause deux éléments caractérisant la démarche scientifique classique, que certains épistémologues et scientifiques contemporains considèrent pourtant toujours comme fondamentaux : la non-contradiction et la réfutabilité. Confirmez-vous cette remise en cause ?

Edgar MORIN - Je suis favorable à une approche critique des sciences, mais certainement pas à la remise en cause de la science ! Des auteurs comme Bachelard ou Popper me paraissent tout à fait essentiels, et il est tout à fait fondamental de préserver l'esprit critique et l'esprit de controverse qui marque la science moderne depuis ses fondements. J'ai écrit il y a longtemps une livre intitulé Science avec conscience auquel je vous renvoie volontiers pour expliquer mes positions sur ces sujets. Il me semble que la question essentielle, c'est celle de l'éthique et des rapports difficiles que la science entretient avec elle. La science a beaucoup évolué depuis le XVIIe siècle et elle en a acquis un énorme pouvoir. Cette progression de la science s'est faite sans que se développe parallèlement une réflexion et un contrôle éthique sur ses activités et ses orientations. Ce pouvoir sans limite de la science a alors attiré à lui toute une série de parasites (économiques, industriels, commerciaux et politiques) qui cherchent à se servir de la puissance de la science pour nourrir leur propre position de pouvoir. Il faudrait vraiment changer de paradigme et travailler à l'indépendance tout comme à la diffusion d'une culture éthique et épistémologique de la science et des scientifiques eux-mêmes. Mais, comme le disait Holton, les chercheurs ont leurs propres « thématas » et les résistances sont solides et fermement ancrées…

Jean Robert ALCARAS - Pour prolonger un peu la discussion au sujet de votre conception de la science, vous réfléchissez depuis fort longtemps à l'opposition qui est généralement faite entre sciences « dures » et sciences « molles »… Cette opposition est-elle selon-vous judicieuse et que contient-elle d'impensé ? En quoi la "pensée complexe" permettrait-elle selon vous de dépasser cette opposition ?

Edgar MORIN - Ce qui caractérise la différence entre les sciences humaines et sociales et les autres sciences, c'est d'abord l'impossibilité de l'expérimentation sous contrôle pour les premières — à l'avantage des secondes. Les sciences humaines ne peuvent pas, par exemple, être comparées aux sciences physiques bien qu'elles les aient prises initialement pour modèle. Cela ne rend pas forcément les premières plus molles que les secondes : mais cela fait que leur matière est bien plus complexe ! Il est en effet plus facile de produire des connaissances valides dans un contexte expérimental contrôlé, et l'impossibilité d'une expérimentation signifiante n'enlève rien à la pertinence des connaissances produites par des sciences dont le seul laboratoire est en fait l'histoire humaine…Oui : les premières sont plus directement confrontées à la complexité, elles devront toujours laisser une place à l'essai et à la conjecture théorique — ce n'est pas pour cela qu'elles sont moins scientifiques ou moins utiles que les secondes.